

Etudier la réception de la littérature de jeunesse par les enfants : paysage scientifique, problématique et cadre théorique

« Bien loin d'être des écrivains, fondateurs d'un lieu propre, héritiers des laboureurs d'antan mais sur le sol du langage, creuseurs de puits et constructeurs de maisons, les lecteurs sont des voyageurs ; ils circulent sur les terres d'autrui, nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits, ravissant les biens d'Egypte pour en jouir. »

(De Certeau, 1990, p. 292)

I. Etudier la littérature de jeunesse : inscription dans un champ de recherche multiple

En nous intéressant à la littérature de jeunesse, nous inscrivons notre questionnement dans le champ de recherche vaste et pluriel s'étant progressivement constitué autour des livres destinés à l'enfance et à la jeunesse. Sans prétendre rendre compte de façon exhaustive de la variété et de la complexité de ce dernier, nous souhaitons néanmoins mentionner un certain nombre de personnalités, de travaux ou encore d'événements, s'étant révélés particulièrement structurants pour ce champ de recherche et dont nous souhaitons, dans cette partie, avant tout souligner l'importance au regard du travail mené dans le cadre de cette thèse. Nous souhaitons par ailleurs également évoquer le poids de l'intérêt « social » qu'a récemment porté la société française aux albums, en ce que ce dernier apparaît, à notre sens, tout autant résulter de l'intérêt scientifique accordé à ces « petits » objets de l'enfance, que contribuer à le renforcer.

1. Des intérêts scientifiques variés pour la littérature de jeunesse

1.1. La reconnaissance d'un « petit » objet de l'enfance

« Dans les années 1960, la naissance d'une nouvelle édition pour la jeunesse s'est réalisée en même temps que sont apparues, puis se sont développées, les premières bibliothèques pour la jeunesse. [L]a naissance des associations pionnières dans la promotion de la littérature de jeunesse se réalise logiquement au moment précis où cette littérature

s'affirme dans le paysage éditorial, culturel et éducatif français » (Butlen, 2015¹⁶). La fin des années 1950 est ainsi marquée par la création d'associations et par la publication d'ouvrages qui, portés notamment par des professionnels du secteur aux postures bien souvent militantes, participent à la reconnaissance des livres adressés aux enfants. En 1962, Mathilde Leriche (bibliothécaire), Marc Soriano (philosophe), Jacqueline et Raoul Dubois (« *militants dans des mouvements éducatifs en direction de l'enfance et de la jeunesse*¹⁷ »), Colette Vivier (auteure de littérature enfantine), ainsi que Raymonde Dalimier (bibliothécaire), se réunissent en effet, par exemple, « *de façon informelle, autour de Natha Caputo [auteure et adaptatrice de contes pour enfants]* » (Marcoin, 2012) et créent le Centre de Recherche et d'Information sur la Littérature de Jeunesse¹⁸ (CRILJ) : association désireuse de permettre à différents acteurs de « *travailler ensemble à une meilleure connaissance et à une promotion élargie des livres destinés aux enfants et aux jeunes* ». En 1963, Geneviève Patte, bibliothécaire, fonde pour sa part *La Joie par les livres*, concrétisant en cela une volonté de « *créer une bibliothèque destinée aux enfants, dans un vrai cadre architectural conçu pour elle*¹⁹ ». Cette structure est alors pensée comme « *un lieu de vie et un terrain d'expérimentation pour toutes les approches de la lecture*²⁰ ». Dans un ouvrage écrit à la fin des années 1960, Isabelle Jan (1969), écrivaine et éditrice de livres pour enfants, propose quant à elle, enfin, une histoire comparée de la littérature enfantine, l'ayant conduite « *dans l'Angleterre d'Alice, l'Amérique de Tom Sawyer, la Scandinavie d'Andersen, l'Italie de Pinocchio, l'Allemagne de Grimm, la France de Perrault, de Mme de Ségur, de Jules Verne, de Marcel Aymé*²¹ ». En s'attachant à définir les contours de cette littérature et à comprendre les conditions d'émergence d'écrits spécifiquement adressés aux petites filles et aux petits garçons, celle qui est aujourd'hui devenue une « *grande figure* » (Perrot, 2012²²) de la littérature destinée à la jeunesse, œuvre alors, par l'intermédiaire de son « *essai* », à la légitimation de cette « *petite littérature* », dont elle regrette qu'elle ne jouisse, à l'époque, d'« *aucune reconnaissance officielle, en France tout du moins* » (p. 10). Ces quelques exemples, bien que non exhaustifs, sont ainsi

¹⁶ Voir le n° 7 des *Cahiers du CRILJ*. Nous nous référons ici aux travaux de Francis Marcoin et de Max Butlen.

¹⁷ <http://www.crilj.org/archives/3896> Site consulté en Avril 2015.

¹⁸ Les statuts de cette Association Loi de 1901 sont déposés le 6 Juillet 1965. Le CRILJ est par ailleurs reconnu d'utilité publique en 1983 (Marcoin, 2012).

¹⁹ http://lajoieparleslivres.bnf.fr/masc/integration/JOIE/statique/pages/07_nous_connaitre/071_joye_par_les_livre_s/jpl_histoire.html Site consulté en Avril 2015.

²⁰ Ibid.

²¹ Quatrième de couverture.

²² Jean Perrot, « *Hommage à Isabelle JAN* », *Le magasins des enfants* (Carnet de recherche de l'AFRELOCE). <http://magasindesenfants.hypotheses.org/2632>. Site consulté en Avril 2015.

révélateurs d'un mouvement animant, dès le début des années 1960, l'Hexagone et allant dans le sens d'une reconnaissance progressive des livres écrits à l'intention des jeunes générations.

1.2. La naissance d'un « objet » de recherche, étudié sous l'angle d'approches disciplinaires variées

Les années 1970 et 1980 sont par la suite marquées par ce que Max Butlen définit comme un processus d'« universitarisation ». Des chercheurs aux approches disciplinaires variées – et aux intentions parfois également militantes – commencent en effet à s'intéresser aux objets culturels de l'enfance que constituent les livres pour la jeunesse et participent de la sorte à légitimer ces ouvrages comme « objets » de recherche à part entière. Cette « universitarisation » est notamment visible à travers la création d'associations de chercheurs, telles que le *Centre international d'études en littérature de jeunesse* – fondé en 1988 par Janine et Jean-Marie Despinette – ou encore le groupement d'Intérêt Scientifique intitulé *Promolej*, créé en 1990 et visant à la promotion de la lecture et de l'écriture des jeunes. Relié à l'Institut National de Recherche Pédagogique, ce dernier fut notamment animé par Christian Poslaniec et Christine Houyel. Jean Perrot fonde par ailleurs, en 1994, l'Institut Charles Perrault, parrainé par l'Université Paris 13 et la ville d'Eaubonne et se donnant en particulier pour mission le développement « *de la recherche dans le domaine [de la littérature de jeunesse]* » et l'organisation de « *colloques et [de] manifestations d'intérêt local, national et international*²³ ». La création plus récente, en 2001, de l'Association Française de Recherche sur la Littérature et les Objets Culturels de l'Enfance (AFRELOCE)²⁴ et, en 2009, du Centre Robinson, « *dédié à la documentation et à la recherche sur les publications pour la jeunesse* » et « *accueillant les archives et les fonds d'ouvrages du CRILJ* » (Marcoin, 2012), témoigne de l'intérêt depuis constant – bien que plus ou moins vif selon les périodes – porté, par les universitaires, aux livres destinés aux enfants. Il est enfin également à souligner, dans ce mouvement, la création, par certains chercheurs, de cursus universitaires de formation²⁵.

Des chercheurs aux appartenances disciplinaires variées prêtent ainsi, dès le début des années 1980, une attention scientifique à la littérature de jeunesse. Si ces derniers œuvrent de cette façon tous à sa légitimation en tant qu'objet d'étude ainsi qu'à l'inscription progressive

²³ <http://www.institutperrault.org/linstitut/lassociation/historique>. Site consulté en Avril 2015.

²⁴ L'AFRELOCE est également à l'origine du site Internet *Le magasin des enfants* et de la Revue *Strenae*.

²⁵ A titre d'exemple, il est possible de citer la création du Master « Littérature de jeunesse : formations aux métiers du livre et de la lecture pour jeunes publics » de l'université de Cergy-Pontoise, fondé par Max Butlen.

de ce champ de recherche dans le paysage scientifique, ils portent néanmoins des regards – et développent des problématiques – la plupart du temps spécifiques à leur discipline de rattachement, apportant en conséquence, sur ce même « objet », des éclairages différents.

1.2.1. Les livres pour enfants comme « Littérature »

En s'intéressant, dès la fin des années 1970, à la littérature de jeunesse, quelques chercheurs de formation littéraire ont contribué à faire accéder cette dernière au rang de véritable « Littérature », participant de la sorte autant à sa reconnaissance sociale, qu'à son acceptabilité en tant qu'objet d'étude scientifique. Isabelle Nières-Chevrel et Jean Perrot ont notamment activement pris part à cette conquête de légitimité. L'implication de ces deux chercheurs dans cette quête de reconnaissance transparaît – autant que leur posture militante – dans l'avant-propos de leur *Dictionnaire du livre de jeunesse* (2013), très récemment paru :

« En France, la littérature d'enfance et de jeunesse est demeurée longtemps oubliée du monde des chercheurs. Nourris de "Belles-Lettres", marqués d'une certaine distinction sociale, les spécialistes de littérature n'ont vu dans les livres lus durant l'enfance que des productions sans prestige et, au sens propre, insignifiantes. Ce sont pourtant ces livres qui nous ont appris à lire. C'est avec eux que nous avons enchanté nos longs étés (ou nos solitudes de pensionnaires), [...] qu'une situation, une métaphore, une image est restée pour toujours gravée en nous. C'est avec eux que nous avons entretenu, si proche du jeu qui est l'un des plaisirs de la fiction, des relations privilégiées et parfois blâmées. Ce sont tous ces livres, bons ou mauvais, qui nous ont fait lecteurs. » (Avant-propos, p. XI)

Par l'écriture d'ouvrages ou d'articles scientifiques²⁶, par leur participation à l'organisation de Colloques ou de Journées d'études²⁷ ou encore par leur implication dans des centres de recherche²⁸, un certain nombre de chercheurs en Littérature – tels qu'Isabelle Nières-Chevrel,

²⁶ « [E]minent » spécialiste des livres pour les enfants (Butlen, 2015), Jean Perrot signe notamment l'ouvrage intitulé *Du jeu, des enfants et des livres*, publié en 1987 aux Editions du Cercle de la Librairie. Il est également à souligner l'apport des travaux de Francis Marcoin.

²⁷ Isabelle Nières-Chevrel participe par exemple, en 2004, à l'organisation d'un Colloque intitulé « *Littérature de Jeunesse, incertaines frontières* », ayant eu lieu à Cerisy. Cet événement – ayant notamment reçu l'appui de Nic Diamant, alors Directrice de *La Joie par les Livres* – donne, l'année suivante, lieu à un livre éponyme.

²⁸ Chercheur en littérature, Francis Marcoin a été membre de la commission d'aide à la création et à l'édition en littérature de jeunesse au Centre national du livre²⁸ en 1990-1991 et successivement directeur de plusieurs centres de recherche²⁸ sur le domaine (Le GERLLA (Groupe d'enseignement et de recherche en littérature et linguistique de l'université d'Artois), le CRELID (Centre de recherches littéraires "Imaginaire & Didactique") et enfin "Textes & Cultures"). Il est également à l'origine de la création, en 2009, du Centre Robinson. Voir la

Jean Perrot ou encore Francis Marcoin –, contribuent de la sorte activement, dès le début des années 1980, à inscrire la littérature de jeunesse dans le paysage scientifique français.

Ces universitaires ayant reçu une formation littéraire, interrogent alors pour certains la spécificité de la littérature dite « enfantine », analysent pour d'autres les « qualités » littéraires des livres destinés aux enfants, consacrent, pour d'autres encore, certaines de leurs recherches à l'étude d'une œuvre, d'un auteur, ou d'un personnage emblématique de littérature de jeunesse. A titre d'exemple, Isabelle Nières-Chevrel – aujourd'hui retraitée de ses fonctions de Professeure de littérature générale et comparée (mention Littérature de jeunesse) à l'Université de Rennes II – est en effet spécialiste de Lewis Carroll, de Sophie de Ségur ou encore du célèbre personnage créé par Jean de Brunhoff : *Babar*. Quant à Francis Marcoin, il consacre pour sa part une partie de ses recherches aux écrits de la Comtesse de Ségur.

1.2.2. Les livres pour enfants comme objets patrimoniaux

En s'intéressant aux livres adressés aux enfants, les historiens participent pour leur part à faire de la littérature de jeunesse un objet « patrimonial », tant dans l'acception en faisant un « héritage », que dans celle la faisant accéder au rang de « bien d'une communauté » et lui conférant de cette façon une valeur « identitaire ». Par l'intermédiaire de leurs recherches, Michel Manson, Annie Renonciat ou encore Jean Glénisson ont notamment contribué à cette reconnaissance²⁹. Agrégé d'histoire et Professeur en Sciences de l'éducation à l'Université Paris 8, Michel Manson s'intéresse en effet, en 1989, aux « *Livres pour l'enfance et la jeunesse sous la Révolution* ». Commissaire d'une exposition intitulée « *Rouen, le livre et l'enfant de 1700 à 1900* », il rédige par ailleurs en 1993 un catalogue consacré à « *[l]a production rouennaise de manuels et de livres pour l'enfance et la jeunesse*³⁰ ». En présentant non seulement les thèmes évoqués dans les ouvrages produits dans cette ville du Nord-Ouest de la France, mais également les auteurs et les illustrateurs de ces livres, ainsi que

Biographie de Francis Marcoin : <http://www.letudiant.fr/educpros/personnalites/marcoin-francis-860.html> Site consulté en Juillet 2015.

²⁹ Il est également à mentionner les travaux d'Anne-Marie Chartier, qui s'est pour sa part intéressée à la littérature et aux lectures plus particulièrement scolaires. Enseignante-chercheuse au service d'Histoire de l'éducation de l'INRP, cette dernière est notamment l'auteure d'une thèse intitulée « La lecture scolaire entre prescriptions et opinions : comment les discours disent les pratiques », préparée au sein de l'Université Paris Descartes et soutenue en 1992. Anne-Marie Chartier collabore par ailleurs avec Jean Hébrard, avec lequel elle écrit notamment l'ouvrage intitulé *Discours sur la lecture* (1989).

³⁰ « *Rouen, le livre et l'enfant de 1700 à 1900. La production rouennaise de manuels et de livres pour l'enfance et la jeunesse* » : Catalogue de l'exposition du Musée national de l'éducation : « *Rouen, le livre et l'enfant* ».

les éditeurs, les libraires et les imprimeurs rouennais, Michel Manson s'applique, dans cet ouvrage, à mettre en lumière deux siècles de créations en matière de littérature de jeunesse. Aujourd'hui retraitée de ses fonctions de Professeure des Universités et de membre associé du Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines de l'Université de Saint Quentin en Yvelines, Annie Renonciat compte elle aussi, parmi ses thèmes de recherche, les lectures destinées aux enfants. Auteure notamment de « *Livre, mon ami. Lectures enfantines, 1914-1954* » (1991), ou encore de « *Livres d'enfance, livres de France/The Changing face of children's Literature in France* » (1998), cette chercheuse s'attache à porter un regard historique sur ces « petits objets », désormais reconnus comme étant des biens « patrimoniaux » et culturels de l'enfance. Directeur honoraire de l'Institut d'Histoire et de Recherche des Textes de Paris, Jean Glénisson dirige pour sa part notamment, en 1994, avec Ségolène Le Men³¹, un ouvrage intitulé *Le livre d'enfance et de jeunesse en France*. Ces chercheurs ont ainsi la particularité de s'intéresser à une période historique spécifique ou de porter un regard plus particulièrement diachronique sur la production des livres de jeunesse.

1.2.3. Les livres pour enfants comme supports d'éducation et de socialisation

Si quelques pédagogues et sociologues s'intéressent également, dès le début des années 1970, aux livres pour enfants, il est à souligner la manière dont ces chercheurs les considèrent pour leur part plus spécifiquement comme des supports d'éducation et de socialisation, susceptibles de participer à la construction d'inégalités sociales et/ou de genre.

Souhaitant étudier l'éducation des filles et mettre en lumière l'existence, selon elle précoce, de différences de traitement – plus ou moins manifestes – entre les filles et les garçons, Elena Gianini Belotti³², étudie en effet, par exemple, – dans son ouvrage fondateur intitulé *Du côté des petites filles* (1974) – un corpus de 144 livres « adoptés » (p. 111) dans les écoles primaires. Cette chercheuse montre alors la façon dont les ouvrages destinés aux enfants abritent un nombre bien plus important de protagonistes masculins que de

³¹ Professeur à l'Université Paris Ouest (Nanterre – La Défense) au sein du département d'histoire de l'art et d'archéologie, Ségolène Le Men est notamment l'auteure de l'ouvrage intitulé *Les abécédaires français illustrés du XIX^e siècle* (1984).

³² Psycho-pédagogue féministe italienne, Elena Gianini Belotti est l'auteure de *Du côté des petites filles*, paru en Italie en 1973. En 1974, il est traduit en français et publié aux Editions des Femmes.

personnages féminins et présentent les filles comme étant non seulement destinées à des tâches socialement dévalorisées, mais également vouées à exister par leur seule discrétion :

« Les petits garçons [...] construisent des cabanes sur les arbres, explorent des cavernes, aident papa, alors que les petites filles sourient, jouent avec des poupées et des petits chats, et font des gâteaux. [...] Dans les livres de lecture pour les classes primaires, la femme qui travaille hors de la maison, qui jouit d'un prestige et a des responsabilités est totalement inconnue, et l'on décrit exclusivement une femme-mère masochiste qui fait tout par amour et répond aux grossièretés et aux insultes par un doux sourire. [...] Les vieilles légendes nous offrent des femmes douces, passives, muettes, seulement préoccupées par leur beauté, vraiment incapables et bonnes à rien. En revanche, les figures masculines sont actives, fortes, courageuses, loyales, intelligentes. » (p. 111 ; p. 119 et p. 128)

Elena Gianini Belotti met de la sorte en lumière la façon dont la littérature de jeunesse est porteuse de modèles fortement dissemblables pour les enfants, en fonction de leur sexe. Cette chercheuse précise dès lors enfin comment ces représentations – à l'époque où elle écrit « *tout à fait cohérent[e]s* » avec les messages socialisateurs délivrés par la famille ou par l'école – participent, selon elle, à assigner des qualités différentes aux filles et aux garçons :

« La littérature enfantine a exclusivement pour fonction de confirmer les modèles déjà intériorisés par les enfants. La transmission des valeurs culturelles s'orchestre à l'unisson sans dissonances. [...] La force émotive avec laquelle les enfants s'identifient à ces personnages confère à ces derniers un grand pouvoir de suggestion, qui se trouve renforcé par d'innombrables messages sociaux tout à fait cohérents. » (p. 114 et p. 129)

Elena Gianini Belotti envisage ainsi les livres adressés aux jeunes lecteurs comme de véritables supports d'éducation, participant à la construction d'inégalités de genre.

Dans un autre texte fondateur pour les sociologues – portant sur « *[l]es albums pour enfants, le champ de l'édition et les définitions sociales de l'enfance* » –, Jean-Claude Chamborédon et Jean-Louis Fabiani (1977) s'appliquent pour leur part à tisser « définitions sociales » et « objets culturels » de l'enfance et préfigurent notamment, en cela, la portée socialisatrice – et potentiellement socialement différenciatrice – des ouvrages destinés aux petites filles et aux petits garçons. En cherchant non seulement à appréhender le poids socialisateur de la littérature de jeunesse, mais également à mieux comprendre le processus de

socialisation durant la petite enfance, nous inscrivons notre recherche dans une posture essentiellement sociologique et bénéficions de cette façon du travail fondateur de ces deux chercheurs. Ce dernier revêt une importance particulière pour cette thèse et sera en conséquence évoqué plus en détail dans la suite de notre démonstration.

Notre recherche prend ainsi place dans le champ de recherche pluriel s'étant, depuis le début des années 1970, constitué autour des livres pour enfants et ayant progressivement instauré la littérature de jeunesse comme « objet » d'étude à part entière. Notre thèse – qui s'inscrit dans une démarche plus spécifiquement sociologique – tire autant parti de ce processus de légitimation, qu'elle souhaite y contribuer. L'absence de l'article de Jean-Claude Chamborédon et de Jean-Louis Fabiani portant sur les albums destinés aux jeunes lecteurs, dans l'ouvrage intitulé *Jeunesse et classes sociales* – rédigé par Paul Pasquali (2015) et consacré aux écrits de Jean-Claude Chamborédon –, peut en effet être interprété comme le signe d'une reconnaissance encore difficile – par certains sociologues – de la légitimité de l'objet de recherche que constitue la littérature de jeunesse, et témoigne en conséquence de la nécessité de construire, encore aujourd'hui, l'« acceptabilité » scientifique de ce dernier.

Si l'attention prêtée par les chercheurs aux albums se révèle particulièrement importante pour cette recherche, nous souhaitons à présent souligner la manière dont l'intérêt scientifique porté à la littérature de jeunesse se nourrit du récent intérêt « social » à son égard, en ce qu'il assoit notamment la légitimité scientifique de cette dernière en tant qu'objet d'étude et dynamise en cela, dans son ensemble, le champ de recherche y étant consacré.

2. De l'intérêt scientifique de l'intérêt social

Le récent intérêt social porté aux livres pour enfants est en premier lieu visible à travers le dynamisme et l'importance du secteur jeunesse dans le marché éditorial français. Avec 126 701 ouvrages vendus en 2009, celui-ci représente alors près de 20% des ventes de livres et plus de 14% du chiffre d'affaire de l'édition³³. Dans un monde de l'édition en berne, « *cette insolente santé économique* » (Diament, 2008, p. 48) est un indice, s'il en fallait un,

³³ 126 701 ouvrages vendus (61 857 nouveaux titres et 64 844 rééditions). Ministère de la culture et de la communication, Secrétariat général, Service de la coordination des politiques culturelles et de l'innovation, Département des études, de la prospective et des statistiques, *Chiffres clés 2011 (données 2009), Statistiques de la culture, « Livre »*, La documentation française, 2011.
<http://www2.culture.gouv.fr/culture/deps/chiffres-cles2011/11-livres-2011.pdf> Site consulté en Mai 2014.

que les jeunes générations lisent, témoignant ainsi de l'importance de la place qu'occupe la littérature de jeunesse dans le quotidien des (très) jeunes enfants. Le marché éditorial connaît par ailleurs des modifications. L'augmentation croissante du nombre de titres soumis chaque année à la vente³⁴, corrélée à la baisse du nombre de tirages par titre, laisse en effet notamment transparaître une plus grande segmentation du marché : les différents ouvrages étant désormais adressés à des lectorats spécifiques, plus ciblés. Ce monde de l'édition en mutation offre en cela aux chercheurs de nouveaux champs d'investigation.

L'intérêt social récemment porté aux ouvrages pour l'enfance et la jeunesse est également caractérisé par l'entrée, au 1^{er} Janvier 2008, du fonds documentaire de *La joie par les livres*³⁵ à la Bibliothèque Nationale de France. La littérature de jeunesse est en cela patrimonialisée et accède de cette façon au rang de bien culturel légitime, représentant un héritage national. Cette reconnaissance des livres pour enfants comme objets patrimoniaux participe indéniablement à la reconnaissance de la littérature de jeunesse comme véritable « Littérature », ainsi qu'à la valorisation du secteur jeunesse de l'édition. En abritant par ailleurs l'intégralité de la production éditoriale française pour les enfants depuis 1950, le *Centre national de la littérature pour la jeunesse* « *La joie par les livres* » rend également un grand nombre d'ouvrages destinés aux jeunes lecteurs plus accessible, sinon véritablement au grand public, du moins aux chercheurs en vue d'étudier ces objets de l'enfance³⁶. L'entrée de la littérature de jeunesse à la BNF marque ainsi la reconnaissance de celle-ci comme patrimoine culturel français et offre aux universitaires de nouvelles possibilités et facilités de recherches.

³⁴ « De 1960 à 2007, on est passé de 1500 à plus de 10 000 titres annuels. » (Diament, 2008, p. 56). 10 826 titres édités en 2005, 12965 titres édités en 2009. *Ibid.* Ministère de la culture et de la communication, Secrétariat général, Service de la coordination des politiques culturelles et de l'innovation, Département des études, de la prospective et des statistiques, *Chiffres clés 2007 (données 2005), Statistiques de la culture, « Livre », La documentation française, 2007.*

<http://www2.culture.gouv.fr/culture/deps/2008/pdf/chiffclelivre07.pdf> Site consulté en Mai 2014.

³⁵ *La joie par les livres* est une association fondée en 1963 par Anne Gruner-Schlumberger. Son but premier est alors de mettre en place une bibliothèque pour les enfants au sein d'un quartier populaire (quartier situé à Clamart) (Marinet, 2009). Après avoir été rattachée au Ministère de l'éducation nationale puis à l'École Normale Supérieure de Bibliothécaires, elle est par la suite intégrée, au 1^{er} Janvier 2008, à la Bibliothèque Nationale de France sous l'appellation *Centre national de la littérature pour la jeunesse – La joie par les livres*.

³⁶ Le *Centre national de la littérature pour la jeunesse – La joie par les livres* compte un fonds documentaire de « plus de 305 000 documents dont 30 000 documents accessibles en libre accès ».

Site internet La joie par les livres :

http://lajoieparleslivres.bnf.fr/masc/portal.asp?INSTANCE=JOIE&PORTAL_ID=HTML.xml&URL=integration/JOIE/statique/pages/07_nous_connaitre/072_centre_de_ressources/centre_ressources.htm

L'intérêt social pour les albums transparait par ailleurs dans la multiplication de manifestations organisées autour des ouvrages destinés à la jeunesse. La Bibliothèque François Mitterrand a par exemple, du 14 Octobre 2008 au 11 Avril 2009, été le lieu d'une exposition intitulée *Babar, Harry Potter et compagnie. Les livres d'enfants d'hier et d'aujourd'hui*. Retraçant l'histoire des livres pour la jeunesse et présentant la littérature destinée aux enfants dans toute sa diversité, cette exposition s'est ainsi attachée à « *témoigner de la profusion et de la richesse du monde littéraire enfantin depuis le XVIII^e siècle*³⁷ ». Plus récemment, c'est le Musée en Herbe qui a consacré une exposition à la très populaire série *Martine*³⁸. En mettant à l'honneur cette héroïne, parfois décriée, ce haut lieu parisien de l'enfance, dont l'objectif est de permettre aux jeunes d'accéder à l'art et à la culture, entérine de cette façon le succès rencontré par les albums auprès des enfants et participe d'une certaine manière à la reconnaissance de la littérature de jeunesse comme objet culturel légitime.

Le récent intérêt de la société française pour la littérature de jeunesse est enfin également visible à travers son inscription officielle, en 2002, dans les programmes de l'école primaire. Alors pleinement affiliée à la « littérature », cette dernière n'y apparaît pas uniquement comme devant être le support de l'apprentissage de la lecture, mais y est également érigée comme objet d'étude à part entière, dont l'enseignement doit participer, chez le jeune enfant, à la construction d'une « *première culture littéraire*³⁹ ». Les albums pour la jeunesse, censés « *nourrir l'imaginaire enfantin*⁴⁰ » et faire découvrir aux enfants un « *usage particulier de la langue*⁴¹ », doivent alors être un moyen privilégié de mettre les petites filles et les petits garçons au contact de ce qui est désormais considéré comme un véritable « *patrimoine*⁴² ». La reconnaissance, par l'institution scolaire, de l'importance de la littérature de jeunesse dans l'éducation des enfants, se poursuit avec la mise en place, quelques années plus tard, de l'option *Littérature de jeunesse* au Concours de Recrutement des Professeurs des Ecoles (CRPE)⁴³. Si cette option a depuis été supprimée, la parution

³⁷ Extrait du compte-rendu de l'exposition par Manon Pignot, Maître de Conférences et Histoire contemporaine.

³⁸ Cette exposition s'est tenue au Musée en herbe du 15 Janvier au 2 Mars 2014.

³⁹ « Horaire et programmes d'enseignement de l'école primaire », *Bulletin Officiel*, Hors série n°1, 14 Février 2002.

⁴⁰ Ministère de l'éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche, Direction de l'enseignement scolaire, *Le langage à l'école maternelle, outil pour la mise en œuvre des programmes 2002*, Collection Textes de référence – Ecole Documents d'accompagnement des programmes, CNDP, Avril 2006.

http://www2.cndp.fr/doc_administrative/essentiel/b_le_langage_en_maternelle.pdf. Site consulté en Mai 2014.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

⁴³ L'option « Littérature de jeunesse » pour l'obtention du Concours de Recrutement des Professeurs des Ecoles (CRPE) est créée en 2005.

d'ouvrages intitulés « *Préparation au CRPE, option littérature de jeunesse*⁴⁴ », « *Littérature de jeunesse. Epreuve orale*⁴⁵ » ou encore « *Le français et la littérature de jeunesse au CRPE*.⁴⁶ », témoigne néanmoins du poids que tend à prendre la littérature de jeunesse dans la formation des enseignants du primaire. Dans la présentation du second manuel, elle est en effet présentée, aux côtés du français, comme une épreuve « majeure » du concours :

« Cet ouvrage a été conçu pour répondre aux besoins précis des candidats au concours de recrutement du professorat des écoles (CRPE), modifié en mai 2005. Il leur permettra de préparer efficacement les épreuves écrites d'admissibilité en français et l'épreuve orale d'admission en littérature de jeunesse. Ces épreuves majeures du concours comportent désormais une synthèse de documents, une question de grammaire, une question complémentaire et une épreuve orale portant sur la littérature de jeunesse. »

Désormais officiellement enseignée, en tant que telle, aux plus jeunes dans l'enceinte même des établissements scolaires publics et intégrée durant quelques années au Concours de Recrutement des Professeurs des Ecoles (CRPE), la littérature de jeunesse est de la sorte socialement reconnue comme « Littérature », objet à la fois « éducatif » et « patrimonial ».

L'attention scientifique portée à la littérature de jeunesse apparaît ainsi comme étant renforcée par l'« intérêt social » que cette dernière a récemment suscité. En reconnaissant la valeur « littéraire », « patrimoniale » et « éducative » des albums, la société française participe en effet en premier lieu à confirmer et à asseoir la légitimité de ces objets culturels de l'enfance et en conséquence l'intérêt leur étant porté par la communauté scientifique. L'entrée de la littérature de jeunesse à la Bibliothèque Nationale de France – qui permet notamment l'ouverture, aux chercheurs, du fonds documentaire de *La Joie par Les Livres* – ainsi que les récentes mutations du marché éditorial, offrent en second lieu aux scientifiques des terrains de recherche originaux et leur ouvre de nouveaux champs d'investigation. Quant à la vitalité du secteur jeunesse de l'édition, elle témoigne en dernier lieu de la place importante qu'occupent les livres dans le quotidien des petites filles et des petits garçons et soutient en conséquence notre intérêt d'étudier ce que les jeunes lecteurs font du contenu de

⁴⁴ Ouvrage publié par le CRDP du Languedoc Roussillon en 2008.

⁴⁵ Ouvrage collectif publié en 2006 par les Editions Hatier.

⁴⁶ « *Le français et la littérature de jeunesse au CRPE. Préparation aux épreuves du concours de recrutement du professorat des écoles* ». Ouvrage écrit par Daniel Armogathe, Marianne Berissi, Myriam Tsimbidy et Yvonne Touchard et publié en 2006 par les Editions Armand Colin.

ces objets culturels essentiels du monde de l'enfance, et ainsi d'analyser plus particulièrement l'acte de réception, que nous avons ici choisi d'aborder avec un regard sociologique.

II. La littérature de jeunesse : quel(s) regard(s) sociologique(s) ?

1. Jean-Claude Chamborédon et Jean-Louis Fabiani : une première analyse sociologique des livres destinés aux enfants

Auteurs d'un article intitulé « *Les albums pour enfants, le champ de l'édition et les définitions sociales de l'enfance* » – paru en 1977 dans deux numéros successifs de la revue *Actes de la recherche en Sciences sociales*⁴⁷ – Jean-Claude Chamborédon et Jean-Louis Fabiani sont les premiers sociologues français à s'être intéressés à la littérature de jeunesse.

Dans leur article fondateur, ces chercheurs s'intéressent à la production, au sens large, de cette littérature et s'appliquent à mettre en lumière non seulement les transformations du marché des livres pour enfants⁴⁸, mais également l'existence de lignes éditoriales fortement divergentes, portées par les diverses maisons d'édition le structurant. En prêtant attention au contenu (sujets traités, esthétisme des illustrations, etc.) des albums destinés aux jeunes lecteurs, Jean-Claude Chamborédon et Jean-Louis Fabiani mettent alors en lumière des différences dans ce qui est, suivant les éditeurs, donné à voir et à penser aux enfants. C'est dans cette « distinction » que ces deux chercheurs voient se dessiner des définitions sociales distinctes de l'enfance :

« Les productions "classiques" offrent une morale "conventionnelle", appliquée essentiellement aux relations sociales quotidiennes (dans la famille, le groupe de pairs, l'école). Les albums non-classiques se distinguent en ce qu'ils traitent aussi des thèmes éthiques plus proches du domaine traditionnel de la politique, ou même abordent des problèmes de la vie quotidienne en voie de constitution comme problème politique : la pollution... » (Chamborédon, Fabiani, 1977, n°14, p. 63)

⁴⁷ N° 13 (pp. 60-79) et n°14 (pp. 55-74)

⁴⁸ Le secteur jeunesse de l'édition est alors marqué par une forte augmentation du nombre de titres publiés annuellement (augmentation s'élevant à 52,6% entre 1960 et 1970) et commence à voir son offre scindée en deux : d'un côté des œuvres classiques, au « *renouvellement lent* », faisant l'objet de rééditions successives ; de l'autre des nouveautés au « *renouvellement rapide* ».

En présupposant « *différents types d'attitudes intellectuelles*⁴⁹ », les partis pris éditoriaux des maisons d'édition dessinaient ainsi les contours de représentations de l'enfance dissemblables, dont ces deux sociologues présument qu'elles ne s'adressent pas de la même manière aux diverses classes sociales. Par la mise en lumière de la présence simultanée, à une époque donnée, de différentes définitions sociales de l'enfance, Jean-Claude Chamborédon et Jean-Louis Fabiani insistent de la sorte sur l'existence « synchronique » d'une diversité des représentations de l'enfance induites par la littérature de jeunesse :

« L'analyse du champ de production de la littérature enfantine permet d'échapper à la fausse alternative de l'idéalisme d'une histoire autonome des représentations de l'enfance : la transformation des images sociales de la petite enfance obéirait à la logique pure de l'évolution des "mentalités" ou de la diffusion des idées notamment de la psychologie. » (Chamborédon, Fabiani, 1977, n°14, p. 72)

Si notre recherche s'éloigne, par certains aspects⁵⁰, de cette étude fondatrice réalisée par Jean-Claude Chamborédon et Jean-Louis Fabiani, nous souhaitons néanmoins souligner les apports substantiels, à plus d'un titre, de leur réflexion pour cette thèse.

De par leurs statuts et leurs parcours respectifs, ces deux chercheurs ont en premier lieu contribué à conférer une légitimité aux albums comme objets de recherches sociologiques. A ses débuts proche collaborateur de Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamborédon a en effet écrit – aux côtés de ce dernier et avec la participation de Jean-Claude Passeron – l'ouvrage méthodologique intitulé « *Le métier de sociologue* » (1967), faisant encore aujourd'hui référence. Egalement auteur de l'article « *Le métier d'enfant. Définition sociale de la prime enfance et fonctions différentielles de l'école maternelle* », publié en 1973 et traducteur de l'ouvrage du sociolinguiste britannique Basil Bernstein intitulé « *Class, Codes and Control*⁵¹ » (1971), Jean-Claude Chamborédon apparaît comme étant une figure emblématique du paysage sociologique français. Aujourd'hui Directeur d'études à l'EHESS⁵², Jean-Louis Fabiani a pour sa part beaucoup travaillé sur les « configurations de savoir » ainsi que sur la culture et ses publics. En signant un article sur les « *albums pour enfants* », ces

⁴⁹ Chamborédon, J-C., Fabiani J-L., « Les albums pour enfants, le champ de l'édition et les définitions sociales de l'enfance », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n°14, pp. 55-74, 1977. (p. 62)

⁵⁰ Cette recherche n'entend en effet notamment pas centrer son regard sur les Maisons d'édition, mais bien le tourner vers les principaux destinataires de la littérature de jeunesse.

⁵¹ Traduit sous le titre « *Langages et classes sociales* » (1975).

⁵² Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

deux chercheurs reconnus, sont de cette façon à l'origine d'un travail qui participe à légitimer, aux yeux des sociologues, la littérature de jeunesse comme objet d'études et qui ouvre en conséquence la voie à un domaine de recherche à part entière pour la sociologie.

Nous tenons en second lieu à souligner la manière dont Jean-Claude Chamborédon et Jean-Louis Fabiani reconnaissent, par leur étude, les livres destinés à la jeunesse, non seulement comme étant à même de dessiner les contours de définitions sociales de l'enfance, mais également comme constituant de véritables supports de socialisation. Concevant la petite enfance comme ayant « *la particularité d'offrir aux sociologues de nombreux terrains pour étudier les modes de socialisation et les institutions qui contribuent à façonner les corps et les esprits* » (Pasquali, 2015, p. 18), Jean-Claude Chamborédon fait en effet successivement de l'école (1973), puis des albums (1977), les terrains de cette investigation sociologique. En faisant le choix d'étudier le contenu normatif des ouvrages de littérature de jeunesse et d'interroger non seulement la manière dont les enfants s'en saisissent, mais également le rôle socialisateur de cette dernière, nous envisageons les livres adressés aux jeunes lecteurs dans une perspective similaire à celle adoptée par Jean-Claude Chamborédon et Jean-Louis Fabiani et inscrivons en conséquence notre recherche dans la lignée et la continuité de leur travail.

Il est en dernier lieu à relever la façon dont ces deux chercheurs préfigurent, à notre sens, dans leur article, l'importance sociologique de la notion de « lecteur supposé ». En mettant en lumière le fait qu'albums *classiques*⁵³ et albums *d'avant garde*⁵⁴ n'offrent selon toute vraisemblance pas le même espace de liberté aux enfants, Jean-Claude Chamborédon et Jean-Louis Fabiani laissent en effet entendre que la réception pourrait être « induite » par les ouvrages eux-mêmes et amorcent ainsi une réflexion sur l'« acte de réception » :

« D'un côté (albums classiques) un rapport que l'on pourrait dire rigide : regarder, nommer, reconnaître ; de l'autre, un rapport plus souple, autorisant le jeu et la distance, le déchiffrement progressif et non enfermé dans les limites strictes d'un sens exclusif de tous les autres, des histoires "ouvertes", avec variations, et que le texte en particulier ne "ferme" pas. » (Chamborédon, Fabiani, 1977, n°14, p. 63)

⁵³ Chamborédon, J-C., Fabiani J-L., « Les albums pour enfants, le champ de l'édition et les définitions sociales de l'enfance », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, n°14, pp. 55-74, 1977. (p. 61)

⁵⁴ Ibid.

L'article – fondateur en sociologie – de Jean-Claude Chamborédon et de Jean-Louis Fabiani revêt de cette façon une importance particulière, à plus d'un titre, pour notre thèse. Leur étude a en effet contribué à conférer une réelle légitimité sociologique au « petit » objet de recherche que constituent les albums. Leur travail dévoile par ailleurs la richesse sociologique des informations contenues dans les livres destinés aux petites filles et aux petits garçons et les instaure d'une certaine manière en véritables « supports de socialisation ». La recherche de ces deux sociologues ouvre enfin notamment, en 1977, la voie à un espace de réflexion portant sur la « réception », par les enfants, des ouvrages leur étant adressés. Ainsi, comme le souligne Paul Pasquali : « [o]n peut dire de Jean-Claude Chamborédon ce que lui-même écrivait à propos de l'historien Philippe Ariès : "étranger à beaucoup de conformismes", il a posé "des questions fécondes" aux sociologues et leur a ouvert "des perspectives inattendues sur certains de leurs objets" » (Pasquali, 2015, p. 17).

2. L'étude du contenu normatif des livres

Les chercheurs français ayant, à la suite de Jean-Claude Chamborédon et de Jean-Louis Fabiani choisi d'étudier la littérature de jeunesse, sont dans un premier temps nombreux à en avoir fait des « objets » de recherche, au sens littéral du terme. Ces sociologues se sont en effet pour la majorité d'entre eux principalement penchés sur l'objet culturel que représentaient les livres pour les enfants et se sont dès lors essentiellement appliqués à en étudier le contenu textuel et iconographique (Cromer, Turin, 1998 ; Cadolle, 2001 ; Dafflon-Nouvelle, 2002, 2006 ; Lovighi-Poittevin, 2004 ; Salvat, 2004, 2009 ; Brugeilles, Cromer, Panissal, 2009 ; Bonnéry, 2010 ; Mangeard-Bloch, 2013, Sirota, 2013⁵⁵).

Par une analyse minutieuse des ouvrages adressés aux jeunes lecteurs, ces chercheurs ont alors mis en évidence le fait qu'ils reflétaient les normes, les valeurs et les représentations ayant cours à une époque et dans une société données. La littérature de jeunesse serait ainsi assimilable à un « miroir médiatique où se réfléchit et se corrige l'expérience sociale » (Cadolle, 2001, p. 29). Dans son article « *Séparation et recomposition familiale d'après les livres pour enfants* », Sylvie Cadolle met en effet par exemple en exergue la façon dont :

« L'image inquiétante de celui prenant la place du parent défunt s'est transformée sous le coup des mutations qui ont affecté la famille contemporaine. (p. 20) On est passé [...] d'une

⁵⁵ Liste non exhaustive.

représentation inquiétante du beau-parent menaçant à celle réconfortante du beau-parent bienveillant et dévoué, mais en retrait par rapport à l'autre parent, tout en étant membre de "l'équipe parentale". La première parcourt toute la littérature traditionnelle, la seconde l'a remplacée depuis une dizaine d'années dans la littérature enfantine, les médias et les livres grand public. » (p. 30)

En s'intéressant à la mise en représentation, dans la littérature de jeunesse, des familles recomposées, cette chercheuse montre de la sorte l'impact de l'augmentation des divorces et des recompositions familiales sur l'évolution de l'image du « *nouveau conjoint* » (Cadolle, 2001, p. 23), dépeinte aux enfants dans les livres leur étant destinés.

Quelques chercheuses se sont pour leur part plus particulièrement intéressées aux normes de genre transmises par les ouvrages de littérature de jeunesse et se sont alors, pour la plupart d'entre elles, appliquées à dénoncer la vision bien souvent stéréotypée du masculin et du féminin véhiculée par ces derniers. Par l'analyse exhaustive « *des nouveautés de fiction en matière d'albums illustrés destinés aux enfants de 0 à 9 ans* » (p. 264) publiées durant l'année 1994, Carole Brugeilles et Sylvie et Isabelle Cromer (2002) ont en effet, par exemple, mis en évidence la persistance, dans la réalité comme dans la fiction, de stéréotypes de sexe particulièrement vivaces. En analysant non seulement la manière dont sont caractérisés, dans les livres, les personnages féminins et les personnages masculins, mais également les rapports de genre à l'œuvre dans ces ouvrages, ces chercheuses montrent ainsi que :

« Concernant les activités, elles répondent fortement aux stéréotypes de sexe et...exactement à la réalité. Les mères sont essentiellement occupées aux tâches ménagères : par ordre d'importance, cuisiner, servir à table et mettre la table, s'adonner aux travaux ménagers de toutes sortes, la vaisselle, la couture, le linge, le rangement. Dans les albums, les pères se consacrent aux mêmes activités à dominante masculine que dans la réalité : ils jardinent ou bricolent. Dans la maison, ils se reposent aussi davantage, en lisant le journal, en écoutant la radio et la télévision. » (p. 286)

En envisageant la littérature de jeunesse comme une source de représentations et de normes, nombre de ces chercheuses lui ont alors – implicitement ou explicitement – accordé une « *valeur performative* » (Cadolle, 2001, p. 20). Dans son article intitulé « *Séparation et recomposition familiale d'après les livres pour enfants* », Sylvie Cadolle (2001) écrit en effet :

« Les fictions ont une **valeur performative**. En les diffusant, elles **donnent force** aux représentations dont elles témoignent. Plus encore que les œuvres pour adultes, la littérature de jeunesse est un **instrument privilégié** de ces représentations. » (p. 20)

Quant à Carole Brugeilles et Sylvie et Isabelle Cromer (2002), elles expliquent pour leur part que tout concourt, selon elles, dans les albums, « à *assurer subtilement la transmission et la reproduction de rôles sexuellement différenciés et hiérarchisés* » (p. 288) :

« La littérature n'est **pas anodine**, comme le laissent croire le chatolement de graphismes recherchés et la variété du peuple des personnages. Elle contribue à la **reproduction** et à l'**intériorisation** de normes de genre. »

Anne Dafflon-Novelle, dont les travaux portent notamment sur la manière dont sont figurés les personnages féminins et les personnages masculins dans les livres pour les enfants (2002, 2006), dénonce enfin, quant à elle, les risques de la persistance de représentations stéréotypiques des rôles dévolus aux hommes (garçons) et aux femmes (filles) sur la construction de l'identité sexuée des jeunes lecteurs et plus particulièrement sur celle des petites filles. Dans son « *[i]nventaire des héros et héroïnes proposés aux enfants* » dans « *[l]a littérature enfantine publiée en 1997* » (2002), elle souligne en effet la façon dont :

« Ces livres transmettent des valeurs aux enfants, ils véhiculent des représentations sur le masculin et le féminin, lesquelles sont par la suite **intériorisées** par les enfants (Chombart de Lauwe, 1986). » (p. 309)

Les écrits de ces chercheuses laissent ainsi à de nombreuses reprises transparaitre le fait que les modèles véhiculés par les ouvrages de littérature de jeunesse sont, selon elles, « intériorisés » – et par la suite potentiellement « reproduits » – par les jeunes lecteurs :

« [L]'omniprésence et le prestige des livres en font un **support privilégié** de l'apprentissage et notamment, pour les enfants de moins de dix ans, **du processus d'acquisition des modèles sexués** socialement acceptables. [...] Non seulement les éducatrices et les éducateurs n'ont pas clairement conscience des stéréotypes véhiculés dans les ouvrages qu'ils acquièrent et proposent à leurs lectrices et lecteurs, mais ils minorent trop souvent **l'impact sur les enfants des textes et des images des albums lus et relus**. [...] Nous avons fait l'hypothèse que [l'échec de la diversification de l'orientation des filles] étaient aussi à relier à la représentation des femmes et des relations hommes/femmes dans les premiers albums, qui

imprègnent durablement les enfants, en leur faisant **intégrer** des normes sociales conservatrices. » (Cromer, Turin, 1998, p. 223 ; p. 224 et p. 225)

« [I]l paraît important de rendre les parents, les éducateurs de la prime enfance, les bibliothécaires des secteurs jeunesse et les enseignants conscients des **conséquences néfastes** que **l'exposition à des livres sexistes** peuvent engendrer à long terme sur les enfants, et en particulier sur les filles. » (Dafflon-Novelle, 2002, p. 309 et p. 323)

L'attribution, à la littérature de jeunesse, d'une telle valeur performative, peut de cette façon être entendue comme la supposition – voire l'affirmation – d'une mise en application, par les enfants, des représentations contenues dans les albums (cette supposition prenant le plus souvent, chez ces chercheuses, la forme d'une dénonciation de l'incidence délétère des modèles de comportements stéréotypés véhiculés par les livres, sur la construction identitaire des jeunes lectrices). Sans véritablement s'attacher à déconstruire ce qui se joue réellement dans l'acte de réception, ces (psycho) sociologues présupposent ainsi l'influence que peuvent avoir, sur les enfants, les représentations – genrées – transmises par la littérature de jeunesse.

Afin de mettre en garde contre une possible intériorisation, par les enfants, des visions stéréotypiques du masculin et du féminin transmises par les albums, Anne Dafflon-Novelle s'appuie essentiellement sur des travaux menés en psycho-sociologie⁵⁶ et plus particulièrement sur ceux de Marie-José Chombart de Lauwe. Nous tenons à souligner le fait que cette dernière, dont l'étude porte notamment sur l'identification des filles et des garçons à des personnages fictionnels (et dont nous serons amenés, dans la suite de cette recherche, à mobiliser plus amplement les travaux), indique néanmoins bien la manière dont les enfants « (re)travaillent », selon elle, les images leur étant données à voir dans les œuvres de fiction :

« Selon le sexe du personnage considéré, **une image a priori s'interpose entre le modèle et le sujet**. Ainsi, un attribut réel du personnage n'est pas évoqué parce qu'en contradiction avec l'image attendue ou, au contraire, un trait peu important ou même absent du modèle est renforcé ou réintroduit. [...] **Les facteurs de socialisation se conjuguent** : un modèle est

⁵⁶ Ashby, M. S. & Wittmaier, B. C. (1978). Attitude changes in children after exposure to stories about women in traditional or nontraditional occupations. *Journal of Educational Psychology*, 70, 945-949. Bellak, L. (1954). *The Thematic Apperception Test and the children's apperception test in clinical use*. New-York: Grune & Stratton. Ochman, J. M. (1996). The effects of non-gender-role stereotyped, same-sex role models in storybooks on the self-esteem of children in grade three. *Sex Roles*, 35, 711-736.

utilisé et modifié plus aisément quand, par au moins un de ses aspects, il peut s'ancrer sur une représentation déjà intégrée. » (Chombart de Lauwe, 1986, p. 110 et p.111)

Petites filles et petits garçons sont-ils alors amenés à « lire » le monde à l'aune des modèles leur étant délivrés dans les livres ou lisent-ils plutôt les albums à l'aune des images du masculin et du féminin ayant cours à une époque et dans une société données ? L'intériorisation évoquée par Anne Dafflon-Nouvelle apparaît dès lors moins mécanique qu'elle n'y paraît et il semble que la réception des modèles de comportements donnés à voir aux jeunes lecteurs par les ouvrages leur étant destinés, reste sociologiquement à investiguer.

Cette thèse s'inscrit ainsi, d'une certaine manière, dans le prolongement des travaux menés, dans une perspective sociologique, sur le contenu des livres destinés aux enfants. Après avoir mis en lumière les normes transmises aux jeunes lecteurs par les albums portant sur l'alimentation⁵⁷ (chapitre 4 et chapitre 5), nous tentons en effet, dans la présente recherche, d'appréhender plus précisément la façon dont les enfants font sens de ces représentations (chapitres 6, 7 et 8). Nous cherchons en cela à déconstruire le postulat selon lequel les jeunes lecteurs intériorisent les normes leur étant délivrées par la littérature de jeunesse et mettons en conséquence en jeu l'*agency* des très jeunes enfants (James, Prout, 1990). Afin de ne pas rester prisonniers d'une analyse seulement attentive aux stéréotypes de sexe ainsi qu'à la construction de l'identité sexuée, nous avons fait le choix de ne pas centrer cette thèse sur la seule réception des représentations du féminin et du masculin contenues dans les albums, mais bien de porter un regard sur la réception, par les enfants, de normes plus diversifiées⁵⁸.

3. L'étude sociologique de l'acte de réception

Stéphane Bonnéry a récemment tourné son regard vers l'acte de réception et a pour cela fait le choix de s'intéresser plus particulièrement au rôle des adultes – et notamment des parents – dans ce dernier. Par le biais d'une enquête (que nous évoquerons plus en détail ultérieurement⁵⁹) menée dans 71 familles, consistant en « *l'observation de la lecture partagée entre un enfant (scolarisé en GS ou CP) et l'un de ses parents, de deux albums (un "patrimonial" et un "complexe")* », ainsi qu'en la réalisation d'un « *entretien semi-directif avec les personnes observées* » (2014, p. 52), ce chercheur s'applique à mettre en lumière le

⁵⁷ Voir Chapitre 2.

⁵⁸ Voir Chapitre 2.

⁵⁹ Voir Chapitre 3.

travail éducatif du couple parental⁶⁰. L'étude menée par Stéphane Bonnéry permet alors d'identifier la manière dont les enfants de milieux populaires sont, au sein de leur famille, moins socialisés que certains enfants issus de milieux plus favorisés, à pratiquer eux-mêmes les « *sauts cognitifs* » (2015, p. 18) supposés par la lecture d'albums « *complexes*⁶¹ » :

« [D]ans toutes les familles [des enfants de classes populaires], les lectures prêtent peu d'attention aux marques de l'écrit qui permettent d'échafauder des hypothèses de lecture non délivrées explicitement dans l'ouvrage. Et même, de peur que les enfants ne comprennent pas les ouvrages ("explicites" et à fortiori "complexes"), les parents "populaires" du second groupe "referment" le sens en "corrigeant" ou complétant la lecture par la formulation du sens auquel ils ont accès. En cela, ils s'opposent aux familles qui ont suivi des cursus d'études supérieures littéraires, artistiques ou pédagogiques et/ou qui exercent dans ces domaines professionnels : ces parents "cultivés" privilégient le développement chez l'enfant de l'habitude à formuler lui-même des non-dits, à former des hypothèses interprétatives en les justifiant à partir d'indices, et pas seulement à retenir les significations explicitées par le livre ou l'adulte. » (Bonnéry, 2014, p. 54)

Stéphane Bonnéry met de cette façon en lumière la constitution, socialement différenciée, de dispositions lectorales chez les jeunes enfants et envisage ainsi la littérature de jeunesse comme participant à la construction des inégalités sociales (et scolaires).

Comme lui, nous croyons en l'importance, non seulement d'appréhender plus précisément ce qui se passe dans l'acte de réception, mais également de prendre la mesure du poids notamment de l'origine sociale dans ce processus. Tandis que, dans cette perspective, Stéphane Bonnéry a fait le choix d'identifier la « part » des adultes dans l'acte d'interprétation des albums, nous avons fait celui d'identifier celle des enfants. Nous abordons en conséquence l'acte de réception non pas dans le sens d'une investigation du rôle des adultes

⁶⁰ Ou de l'un de ses membres.

⁶¹ « Un album a été considéré comme « complexe » (à la différence d'« explicite ») quand il répond clairement à l'un des quatre critères suivants au moins :

- les textes et images ne sont pas dans un rapport de redondance mais de complémentarité ou de discordance, apportant au lecteur un autre sens que celui de l'oralisation du seul texte ;
- le sens du livre change profondément si l'on identifie des allusions à d'autres œuvres (pour adultes ou enfants, littéraires ou d'autres arts) ;
- les formes narratives ne sont pas linéaires (fil des événements à reconstruire, détournement des codes narratifs d'un genre, le conte le plus souvent...) et ne délivrent pas explicitement le sens principal de l'histoire ;
- les conclusions sont ouvertes ou à formuler.

Cette catégorisation a été produite à partir de nos recherches sur l'évolution de la littérature de jeunesse (Bonnéry 2010, 2012) et de celles de l'équipe ESCOL sur les caractéristiques littéraires des albums (Bautier et al. 2012). » (Bonnéry, 2014, p. 49 (note de bas de page)).

dans la « socialisation lectorale » des jeunes lecteurs, mais bien dans le sens d'une investigation plus « générale » de la socialisation des enfants, en nous intéressant plus particulièrement au rôle que ceux-ci jouent dans ce processus. Loin d'être antagonistes, ces choix se révèlent à notre sens complémentaires. Nous tenons enfin à souligner le fait que l'origine sociale constitue, pour notre recherche, une « appartenance » parmi d'autres (genre, âge), dont les influences respectives restent selon nous à déterminer. Si, en ce sens, nous ne postulons pas l'influence de l'origine sociale sur l'acte de réception, nous verrons néanmoins que notre étude permet de prendre la mesure des « effets » de cette « appartenance de classe ».

En tentant de mettre en lumière la sexuation, par les jeunes lecteurs, de certains objets tels que le fauteuil ou le tablier, Sylvie Cromer (2007) s'est pour sa part intéressée au point de vue des enfants et adopte ainsi, dans son article intitulé « *Littérature de jeunesse et construction du genre : le point de vue des enfants* », la même approche que celle que nous avons choisi de privilégier dans cette recherche. Après avoir présenté aux enfants participant à l'enquête des images d'ours « masculinisés » portant un tablier et d'ours « féminisés » assis dans un fauteuil⁶², cette chercheuse montre la façon dont les jeunes lecteurs associent le tablier à une image féminine et le fauteuil à une image masculine :

« Le tablier, s'il autorise les deux interprétations de sexe n'a pas le même sens selon qu'il affecte le personnage du sexe masculin ou du sexe féminin. Sur un personnage masculin, le tablier informe sur diverses situations au gré de l'imagination. Mais [il] se mue en symbole sur un personnage féminin : il représente non pas tant l'activité domestique d'une femme en particulier, que l'activité domestique assignée au sexe féminin ; par extension, il désigne le sexe social féminin. [...] Les relances sont vaines pour tenter de faire produire un personnage féminin dans un fauteuil et confirment notre hypothèse : les femmes, a fortiori les mères, ne peuvent absolument pas être dans un fauteuil. D'autant que les filles ont intériorisé l'impératif fait au sexe féminin de "se tenir", au double sens de ne pas s'avachir mais aussi de ne pas se reposer ; pour les fillettes, les mères, "elles ne se mettent pas comme ça, elles ne se reposent pas" et certaines de souligner l'impossible posture de l'ours "effondré" pour un personnage féminin "qui se tiendrait mieux" »⁶³.

Si cette étude nous offre un regard intéressant sur la façon dont petites filles et petits garçons attribuent certains éléments à la gent féminine plutôt qu'à la gent masculine (et inversement),

⁶² Nous reviendrons ultérieurement sur l'apport de cette étude pour notre recherche.

⁶³ Le texte de Sylvie Cromer que nous avons en notre possession est un texte imprimé sur lequel aucune pagination ne figure. Nous ne sommes en conséquence pas en mesure de fournir cette indication.

elle n'éclaire toutefois encore que d'une faible lumière ce qui se joue réellement dans la réception, par les enfants, des normes délivrées par l'intermédiaire de la littérature de jeunesse.

Notre questionnement est en conséquence le résultat de la faible attention portée, par les sociologues français, à la réception, par les enfants, des représentations contenues dans les albums. Notre travail s'inscrit dans le prolongement des travaux sociologiques menés sur le contenu des livres destinés à la jeunesse et investit en cela l'espace de réflexion ouvert par l'étude de Jean-Claude Chamborédon et de Jean-Louis Fabiani du côté de la réception.

Afin d'investiguer ce processus, nous avons fait le choix de tourner notre regard vers l'« activité » des enfants. Notre volonté de nous adresser aux jeunes lecteurs dans le cadre d'une étude de réception ne relève pas d'une « évidence » mais s'inscrit dans la lignée d'un véritable « parcours intellectuel », que nous nous proposons dès lors de retracer.

III. S'intéresser à l'acte de réception chez les enfants : quel parcours intellectuel ?

« *Un livre change par le fait qu'il ne change pas alors que le monde change.* » (Bourdieu, Chartier, 1993, p. 290)

S'intéresser à la réception de la littérature de jeunesse par les enfants ne relève pas d'une évidence théorique mais bien d'un « parcours intellectuel » ayant progressivement conduit les chercheurs à interroger ce qui se joue véritablement dans l'acte de réception et, dans cette perspective, de porter successivement leur regard vers les individus issus de milieux populaires, les femmes et enfin, plus récemment, les adolescents et les enfants.

1. La sociologie de la réception : vers une reconnaissance du sens que les individus attribuent au contenu des œuvres culturelles et/ou médiatiques

S'intéressant, d'un côté à l'analyse des possessions socialement différenciées de divers matériaux culturels, de l'autre à l'étude des modalités d'appropriation de ces matériaux par les individus, la sociologie de la culture est traversée par deux grandes approches : la « *sociologie de la consommation culturelle* » d'une part et la « *sociologie de la réception culturelle* » de

l'autre (Lahire, 2009)⁶⁴. Si la sociologie de la consommation culturelle « *entend saisir la distribution inégale des œuvres, des compétences ou des pratiques culturelles* » (p. 7) ; la sociologie de la réception – dans le sillage des *Cultural Studies* (Détrez, 2014) – prête pour sa part attention à l'expérience des individus, ainsi qu'aux « *manières plurielles [qu'ont ces derniers] de s'appropriier les mêmes textes, les mêmes tableaux, [ou encore] les mêmes spectacles, etc.* » (p. 7). Souhaitant mettre en lumière la façon dont les enfants font sens du contenu des ouvrages de littérature de jeunesse leur étant destinés, cette thèse se situe essentiellement du côté des *Cultural Studies* et de la sociologie de la « réception culturelle ».

La pensée de Michel de Certeau (1974, 1980) apparaît comme ayant été, en France, « *"inspiratrice" des travaux de sociologie de la réception* » (Détrez, 2014, p. 120). Lui-même notamment influencé par les recherches menées à Bochum en vue d'une esthétique de la réception⁶⁵, ce « *penseur aux connaissances polymorphes* » (Mattelart, Neveu, 2003, p. 62), salue en effet, dès le début des années 1980, la manière dont cet « *appareil conceptuel introduit des danses entre lecteurs et textes là où, théâtre désolant, une doctrine orthodoxe avait planté la statue de l' "œuvre" entourée de consommateurs conformes ou ignorants* » (De Certeau, 1990, p. 253). Dans le Chapitre XII de *L'invention du quotidien*, intitulé « *Lire : un braconnage*⁶⁶ », Michel de Certeau s'applique ainsi à dénoncer l'idée selon laquelle la lecture serait une *passivité*, et les lecteurs des individus façonnés par les textes qu'ils lisent et reproduisant de la sorte les *modèles* véhiculés par les ouvrages (p. 245) :

« Portée à croire que ses propres modèles culturels nécessaires au peuple en vue d'une éducation des esprits et d'une élévation des cœurs, l'élite émue par le "bas niveau" des canards ou de la télé postule toujours que le public est modelé par les produits qu'on lui impose. C'est là se méprendre sur l'acte de "consommer". » (p. 240-241)

⁶⁴ Il est à souligner le fait que Bernard Lahire n'envisage pas ces approches comme étant contradictoires, mais, au contraire, comme ayant une certaine complémentarité.

⁶⁵ Professeur de littérature à l'Université de Constance et théoricien de l'esthétique de la réception (1978), Hans-Robert Jauss s'applique à donner une place aux lecteurs dans la théorie littéraire. Cet auteur envisage dès lors la réception d'une oeuvre comme une appropriation active des individus auxquels elle est destinée. Selon lui, une analyse « de l'expérience esthétique du lecteur ou d'une collectivité de lecteurs [...] doit considérer les deux éléments constitutifs de la concrétisation du sens – l'effet produit par l'oeuvre, qui est fonction de l'oeuvre elle-même, et la réception, qui est déterminée par le destinataire de l'oeuvre – et comprendre la relation entre texte et lecteur comme un procès établissant un rapport entre deux horizons ou opérant leur fusion » (p. 284). Hans-Robert Jauss a de cette façon amorcé un ensemble de recherches sur la réception, rassemblées sous le terme générique d'*Ecole de Constance*.

⁶⁶ Tome 1 Arts de faire.

Michel de Certeau envisage au contraire la lecture comme un véritable « *braconnage* » et affirme ainsi l'aptitude des lecteurs à s'appropriier les livres qu'ils manipulent. Loin selon lui d'absorber passivement le contenu des ouvrages, les lecteurs y impriment en effet leur propre empreinte et (ré)inventent en cela le sens des écrits qu'ils « déchiffrent » :

« [Le lecteur] invente dans les textes autre chose que ce qui était leur "intention". Il les détache de leur origine (perdue ou accessoire). Il en combine les fragments et il crée de l'in-su dans l'espace qu'organise leur capacité à permettre une pluralité indéfinie de significations. » (p. 245)

Plus que de reconnaître le rôle joué par les lecteurs dans l'acte de réception, Michel de Certeau souligne la façon dont ces derniers participent à faire exister les textes qu'ils lisent :

« Qu'il s'agisse du journal ou de Proust, le texte n'a de signification que par ses lecteurs, il change avec eux, il s'ordonne selon des codes de perception qui lui échappent. Il ne devient texte que dans sa relation à l'extériorité du lecteur, par un jeu d'implications et de ruses entre deux sortes d'"attente" combinées : celle qui organise un espace lisible (une littéralité), et celle qui organise une démarche nécessaire à l'effectuation de l'œuvre (une lecture). » (p. 247)

Si l'ouvrage de Michel de Certeau reste, selon Christine Détrez (2014) « *très programmatique*⁶⁷ » (p. 120), il soulève néanmoins, en France, un certain nombre de questions concernant l'acte de réception, dont se saisissent alors progressivement les domaines de la sociologie et de l'histoire culturelle (Détrez, 2014). Dans son article intitulé « *Du livre au lire* », paru en 1985, Roger Chartier – historien, spécialiste du livre, de l'édition et de la lecture – évoque en effet la nécessité de dépasser une vision uniquement attentive à « *l'inégale distribution sociale* » des matériaux culturels au sein de la population, en s'attachant pour cela à porter également un intérêt aux différentes « *modalités d'appropriation* » de ces matériaux par les individus (Chartier, 1997, p. 274). Ce chercheur

⁶⁷ De la même façon, si Hans-Robert Jauss a esquissé un réel changement de paradigme, il ne semble toutefois pas véritablement avoir pris en compte, dans ses propres travaux, l'expérience des lecteurs ordinaires. Il mentionne en effet notamment la façon dont le public d'une œuvre est, selon lui, « prédisposé à un certain mode de réception » (Jauss, 1978, p. 55). Dans son article intitulé « *Hans-Robert Jauss et l'esthétique de la réception* », Isabelle Kalinowski (1997) précise par ailleurs que ce théoricien de la littérature affirme « le "primat" du "lecteur implicite" sur les lecteurs réels » (p. 157). Cette chercheuse souligne de surcroît le fait que, « [f]ondée sur un travail collectif de séminaire, [l'étude La douceur du foyer] analyse la fonction communicative de la poésie à partir d'un corpus de 700 poèmes français de 1857, mais sans jamais se référer aux modalités effectives de leur réception » (p. 165).

propose ainsi d'essayer de comprendre la manière (ou plutôt les manières), dont hommes et femmes comprennent et utilisent les divers objets culturels qu'ils côtoient et manipulent :

« La constitution d'une échelle des différenciations socio-culturelles exige que, parallèlement aux repérages des fréquences de tels ou tels objets en tel ou tel milieu, soient retrouvées, dans leurs écarts, leurs pratiques d'utilisation et de consommation. [...] De mêmes textes et de mêmes livres sont l'objet de déchiffrements multiples, socialement contrastés, ce qui doit nécessairement amener à compléter l'étude statistique des distributions inégales par celle des usages et des emplois. Ajouter donc à la connaissance des présences du livre celle des façons du lire. » (p. 274)

Quelques sociologues, parmi lesquels Jean-Claude Passeron, se sont par ailleurs notamment attachés à opérationnaliser l'appareil conceptuel élaboré par Hans-Robert Jauss (Charpentier, 2006). Auteur, en 1986, de l'article « *Le plus ingénument polymorphe des actes culturels : la lecture* », ce chercheur s'est en effet également intéressé, aux côtés d'Emmanuelle Pedler, à la réception d'œuvres picturales en musées. Dans leur article « *Le temps donné au regard. Enquête sur la réception de la peinture* » (1999), ces deux sociologues affirment alors le fait que « *c'est précisément le propre d'une sociologie de la réception que de se refuser à caractériser des œuvres d'art par la seule analyse interne de leur structure ou de leur sens, indépendamment du traitement que leur réservent des publics réels* » (p. 108). Par une ethnographie quantitative, Jean-Claude Passeron et Emmanuel Pedler se sont dès lors intéressés aux visiteurs d'un musée et ont, par l'intermédiaire d'une méthodologie de l'« *observation quantifiée* » (p. 94) – sensible autant aux nombres d'arrêts de chaque individu considéré devant les tableaux, qu'au temps passé à les regarder –, étudié la réception effective d'œuvres picturales par leur public réel. Ces deux chercheurs montrent ainsi notamment la façon dont le palmarès des tableaux diffère selon que l'on considère les « *arrêts* » devant une œuvre ou le « *temps consacré* » au visionnage de celle-ci ; l'« *arrêt* » signifiant, selon eux, (aux autres), une connaissance de la notoriété d'un tableau, le « *temps* » passé à le regarder témoignant pour sa part davantage d'une sensibilité à celui-ci :

« L'arrêt fonctionne un peu comme un coup de chapeau donné à une oeuvre qu'on croise en public : il arrive donc assez généralement que le geste de politesse culturelle se suffise à lui-même, tandis que l'immobilisation aux fins de contemplation, qui n'engage pas au même degré une transaction publique sur l'image de soi, a chance de révéler davantage des plaisirs, des perplexités ou des intérêts inhérents à une perception artistique. » (p. 107)

Jacques Leenhardt et Pierre Jozsa (1982), se sont également intéressés à la réception, en cherchant à identifier la manière dont l'acte de lecture pouvait modifier un texte. Pour cela, ces deux chercheurs ont demandé à des lecteurs – habitant à Paris ou à Budapest –, de lire *Les choses* de Georges Perec ou *Le cimetière de rouille* d'Endre Fejes et ont par la suite recueilli leurs interprétations du roman choisi. Jacques Leenhardt et Pierre Jozsa ont en cela notamment pu mettre en évidence l'influence, sur l'acte de réception, non seulement des caractéristiques sociodémographiques des lecteurs, mais également de leur identité nationale.

Plusieurs travaux ont ainsi progressivement permis la reconnaissance, par la discipline sociologique, du rôle actif des individus dans l'acte de réception, puis l'opérationnalisation, sur le terrain, de cette reconnaissance, en vue notamment d'appréhender le sens donné, par ces derniers, aux œuvres littéraires, picturales ou médiatiques, lues, regardées ou visionnées.

2. Faire sens du contenu des œuvres culturelles et/ou médiatiques : une « capacité » progressivement reconnue à différents « publics »

Le domaine de la « *sociologie de la réception culturelle* », bénéficie de l'apport du courant des *Cultural Studies* ainsi que de divers travaux s'inscrivant – plus ou moins explicitement – dans leur sillage et qui, à leur image, ont progressivement porté leur regard vers différents « publics », dont les membres qui les composent se sont en conséquence peu à peu « imposés », aux yeux des chercheurs, comme des « récepteurs légitimes ».

2.1. La reconnaissance des individus de « milieux populaires » comme récepteurs légitimes

L'ouvrage « *The Uses of Literacy: Aspects of Working-Class Life with Special References to Publications and Entertainments* », écrit par Richard Hoggart (1957) et traduit en français par Jean-Claude Passeron sous le titre *La culture du pauvre* (1970), est considéré comme étant un travail fondateur du courant des *Cultural Studies*. « [S]ans en formuler la revendication théorique » (Mattelart, Neveu, 2008, p. 21), ce chercheur britannique apparaît par ailleurs – notamment avec cette recherche – comme étant un fondateur des études de réception. Le travail de Richard Hoggart porte en effet les prémices du « tournant de la réception » qu'ont connu les premières *Cultural Studies* et qui s'apparente à un :

« [M]ouvement intellectuel et théorique [qui implique] de s'en remettre aux lectures et interprétations des consommateurs d'un bien pour en déterminer le sens. [...] Il va découler [de ce mouvement] une série de conséquences analytiques et intellectuelles ; le sens n'étant pas prédéterminé, il faut y aller voir : ce sens, il s'avère à l'enquête qu'il est polysémique et contradictoirement perçu. » (Glevarec, Macé, Maigret, 2008, p. 11)

L'étude réalisée par Richard Hoggart présente également l'intérêt de déplacer le regard vers la culture « populaire » ainsi que vers les pratiques – notamment culturelles – des individus issus de milieux « défavorisés ». En cela, ce dernier réaffirme le dessein du courant des *Cultural Studies*, effectivement né « d'un refus du légitimisme, des hiérarchies académiques des objets nobles et ignobles » (Mattelart, Neveu, 2008, p. 36). Plus que de « considérer » cette « culture » jusque là relativement ignorée par les chercheurs, Richard Hoggart installe de surcroît les individus évoluant au sein des classes populaires comme de véritables protagonistes de la réception. Relatant, dans son ouvrage, une enquête menée sur la classe ouvrière des années 1920-1930, celui-ci remet en effet notamment en cause l'asservissement supposé des classes « défavorisées » aux produits de l'industrie culturelle :

« Depuis plusieurs générations au moins, les membres des classes populaires voient dans la littérature qu'ils consomment une évasion sans conséquence. C'est, certes, une source de plaisir, mais qui est sans rapport avec la vie de tous les jours. La lecture reste pour eux une activité marginale. Certaines expressions populaires le disent clairement : "C'est un passe temps" – "Ca vous fait oublier le reste" – "Ca vous sort de vous-même" – "Ca vous change un peu, quoi !" Tout en prenant plaisir à la lecture de ces publications, les gens du peuple n'y perdent ni leur identité ni leurs habitudes ; ils gardent derrière la tête l'idée que tout cela n'est pas "réel" et que la "vraie vie" se passe ailleurs. » (p. 294)

En France, Bernard Lahire (1993) s'est également intéressé aux lectures populaires et s'est attaché à les définir non pas en termes de manque, mais bien en termes de spécificité, mettant de la sorte notamment en lumière le caractère « *pragmatique* » (p. 106) de celles-ci :

« [L]oin de se réduire à des lectures pauvres (moins fréquentes, moins complexes, moins habiles, moins virtuoses...), les lectures populaires mettent en œuvre des modes d'appropriation spécifiques des imprimés (journaux, revues, livres divers) qui se caractérisent par la volonté d'ancrage des textes dans une autre réalité que la seule réalité textuelle : dans une configuration pratique, dans un espace connu, vécu, dans les cadres, les schémas et l'expérience passée ou présente. » (p. 18)

En s'attachant à comprendre et à décrire les façons de lire des individus évoluant au sein de milieux populaires, Bernard Lahire participe ainsi à la revalorisation de ces « modes de lecture » et les inscrit d'une certaine manière dans un répertoire de pratiques légitimes.

En Angleterre comme en France, les individus issus de milieux défavorisés ont de la sorte fait l'objet d'études de réception et, par l'intermédiaire de ces dernières, ont pu accéder au rang d'« acteurs ». Si le courant des *Cultural Studies* s'est initialement essentiellement intéressé au rôle joué par la classe sociale dans l'acte de réception, il a néanmoins progressivement pris en compte l'influence d'autres variables et notamment celle du « genre ».

2.2. La reconnaissance des femmes comme réceptrices légitimes

Avec l'étude de Janice Radway (1984) portant sur les romans *Harlequin* et plus spécifiquement sur les lectrices de ces livres, ce sont les femmes qui, peu à peu, accèdent au rang de protagonistes de la réception. Dans son ouvrage *Reading The Romance*, cette chercheuse s'intéresse en effet à un public féminin dont les « lectures » sont relativement dévalorisées et parvient à mettre en lumière toute la complexité d'une pratique en apparence insignifiante : la lecture de romans à l'eau de rose. Par une analyse portant tant sur le contenu de ces ouvrages que sur la manière dont les femmes les lisent, cette chercheuse réussit ainsi à montrer la manière dont, au-delà des valeurs essentiellement traditionnelles qu'ils paraissent véhiculer, ces romans peuvent être en réalité considérés comme de véritables « *chronicles of female triumph* » (p. 256). Si les héroïnes qu'ils mettent en scène sont mariées et possèdent l'ensemble des qualités de l'épouse modèle, nombre des protagonistes de ces livres parviennent en effet néanmoins, au fil de l'histoire, à obtenir amour et gratifications de leurs maris, renvoyant de la sorte aux lectrices une image positive de leur statut de femme au foyer et leur offrant une reconnaissance des valeurs d'amour et d'attention qu'elles défendent et mettent en pratique au quotidien. Janice Radway s'applique par ailleurs à montrer le double rôle d'*affranchissement* et d'*assujettissement* de cette littérature. Par l'espace de liberté égoïste⁶⁸ qu'elle représente, la lecture de romans à l'eau de rose apparaît en effet comme étant un acte potentiellement subversif. En permettant aux femmes d'obtenir, sans toutefois la revendiquer sur la scène publique, la reconnaissance à laquelle elles aspirent, ces lectures pourraient néanmoins les amener à se conformer au(x) rôle(s) attendu(s) d'elles par la société.

⁶⁸ Le quotidien des femmes au foyer est en effet caractérisé par une attention constante portée aux autres ainsi que par l'oubli de soi.

En France, Bruno Péquignot (1991) a également porté son regard sur les romans sentimentaux. En faisant le choix de prendre au sérieux cette littérature pourtant bien souvent dénigrée, ce sont également ses lectrices que ce chercheur amène ainsi à « considérer ».

L'expansion, après 1980, des *Cultural Studies* participe également progressivement à l'émergence de travaux prenant en compte le rôle de l' « âge » (Mattelart, Neveu, 2008).

2.3. La reconnaissance des enfants comme récepteurs légitimes

« [En raison de] la difficile reconnaissance de ce qu'on nomme les *Cultural Studies* dans le champ sociologique français (Mattelart, Neveu, 2003), [...] ce n'est que bien tardivement que les théories de la réception sont appliquées à l'enfant spectateur en dehors d'un débat fortement médiatique et moraliste » (Sirota, 2006, p. 23-24).

Ce n'est, en France, qu'avec l'émergence, au début des années 1990, de la sociologie de l'enfance, puis, quelques années plus tard avec le développement de quelques « études de réception » portant sur ce jeune public, que les enfants accèdent progressivement au rang de véritables acteurs sociaux, puis à celui de protagonistes de la réception.

2.3.1. La contribution de la sociologie de l'enfance

Durant de nombreuses années, l'enfance a été considérée, par la discipline sociologique, comme une période de transition, un espace de maturation d'un être en devenir. Dans leur article intitulé « *Enfance* », figurant dans l'édition 1911 du « *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* », Ferdinand Buisson et Emile Durkheim définissent en effet l'enfance comme une « période où l'individu, tant au physique qu'au moral, n'est pas encore, où il se fait, se développe et se forme ». Ces deux chercheurs précisent alors que :

« L'enfance est caractérisée, en tout, par cette inconsistance même de sa nature, qui est la loi de la croissance. Elle présente à l'éducateur non pas un être formé, non pas une oeuvre faite et un produit achevé, mais un devenir, un commencement d'être, une personne en voie de formation. »⁶⁹

⁶⁹ *Nouveau dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire. L'édition électronique* : <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=2655>

Dans son ouvrage intitulé « *Education et Sociologie* », Emile Durkheim (1922), définit par ailleurs l'éducation comme étant « *l'action menée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale* » (p. 2). Etre en devenir, l'enfant est alors également perçu comme un être fortement malléable que l'éducation doit, selon Emile Durkheim, modeler. La socialisation apparaît dès lors comme un processus uniquement vertical, dans lequel les enfants n'ont aucun rôle à jouer. L'action éducative menée par les générations adultes est en effet présentée comme n'étant exercée qu'unilatéralement, les plus jeunes recevant alors passivement les savoirs leur étant délivrés par les personnes d'âge mûr :

« Si l'on fait abstraction des vagues et incertaines tendances qui peuvent être dues à l'hérédité, l'enfant, en entrant dans la vie, n'y apporte que sa nature d'individu. La société se trouve donc, à chaque génération nouvelle, en présence d'une table presque rase sur laquelle il lui faut construire à nouveaux frais. [...] L'enfant est naturellement dans un état de passivité tout à fait comparable à celui où l'hypnotisé se trouve artificiellement placé. Sa conscience ne contient encore qu'un petit nombre de représentations capables de lutter contre celles qui lui sont suggérées ; sa volonté est encore rudimentaire. Aussi est-il très facilement suggestionnable. » (p. 3 et 55)

Si les jeunes générations ne sont de la sorte pas absentes de l'analyse sociologique du début des années 1900, ils s'avèrent néanmoins y être essentiellement perçus par le prisme de l'incomplétude et de la malléabilité. Caractérisé par son inachèvement, ce petit individu qu'est l'enfant suscite alors l'intérêt des sociologues davantage pour l'adulte *en puissance* qu'il représente, que véritablement pour l'enfant *en acte* qu'il est. Moins investiguée pour sa richesse intrinsèque qu'en ce qu'elle constitue l'étape précédant l'avènement d'un être social « complet », l'enfance apparaît de cette façon, pour les sociologues de cette époque, comme un « moyen » plus que comme une « fin ». Les chercheurs s'intéressent dès lors moins aux enfants – et à l'enfance – qu'à la façon dont les adultes les modèlent, et tournent en conséquence préférentiellement leur regard vers les instances de socialisation que sont l'école et la famille ainsi que vers les « éducateurs » que représentent les parents et les instituteurs.

Si la pensée d'Emile Durkheim marque durablement la vision de l'enfance, le début des années 1990 est néanmoins marqué par l'émergence, en France, d'un champ sociologique

consacré à l'enfance⁷⁰, qui participe alors à un vrai renouveau du regard porté, par cette discipline, sur les jeunes générations. Autrefois considérée comme une période transitoire, l'enfance est en premier lieu reconnue comme une période de la vie à part entière « *nécessitant [dès lors] une exploration spécifique, à l'instar de la jeunesse ou de la vieillesse* » (Sirota, 1998, p.20). L'enfance apparaît, aux yeux des chercheurs, comme « *une forme structurelle, qui ne disparaît jamais, bien que ses membres changent constamment, et dont la forme évolue historiquement. (Jenks 1997)* » (Sirota, 1998, p.20). D'être en devenir, petites filles et petits garçons accèdent ainsi au rang d' « *êtres au présent* » (Sirota, 2006), auxquels les sociologues peuvent désormais s'intéresser pour ce qu'ils sont *en acte*. Le processus de socialisation, naguère perçu comme un processus dans lequel l'enfant n'est pas en mesure d'intervenir, est en second lieu reconnu comme étant un processus d'avantage interprétatif, dans lequel les jeunes générations ont un rôle à jouer (Corsaro, 1997 ; Sirota, 2005). Accordant en cela aux petites filles et aux petits garçons une réelle *agency* (James, prout, 1990), les sociologues ne s'intéressent dès lors bientôt plus uniquement à ce que les adultes font aux enfants, mais cherchent bien également à mettre en lumière ce que les enfants « *font de ce qu'on leur fait* » (Sirota, 2006, p.21). Il est à souligner le fait que l'émergence de cette conception de l'enfant, comme acteur social à part entière, participe à la prise en considération, par les sociologues, de nouveaux « espaces » de socialisation. Le groupe de pairs, désormais composé d'individus « compétents » et dotés de réelles capacités d'action, est en effet notamment envisagé par les chercheurs comme une sphère de socialisation à part entière : faisant de la socialisation un processus également « horizontal » (Darmon, 2010). L'émergence de cette sociologie de l'enfance s'est concrétisée par la multiplication de travaux portant sur les jeunes générations : certains chercheurs ayant alors choisi de tourner leur regard vers des objets de l'enfance⁷¹, d'autres ayant pour leur part préféré enquêter directement « *auprès d'enfants et de jeunes* » (Danic, Rayou, Delalande, 2006). Autrefois uniquement perçus à travers le prisme d'une vision *adultocentrique* (Delalande, 2007⁷²), les

⁷⁰ Les divers bouleversements théoriques à l'origine de l'émergence de la Sociologie de l'enfance sont retracés par Régine Sirota dans l'ouvrage *Éléments pour une sociologie de l'enfance* (2006). Cette dernière y explique notamment : « Si [...] l'apparition d'une sociologie de l'enfance est concomitante du déclin des grands récits du social, ce petit objet insolite apparaît en même temps que la mise en rediscussion des théories de la socialisation. Celle-ci surgit à la lumière d'un retour général vers l'acteur, de la redécouverte des théories de l'interactionnisme symbolique et des théories interprétatives, dans un premier temps, puis rebondit avec la mise en évidence d'une forte désinstitutionnalisation, et la montée des théories de l'individualisme. » (p. 14).

⁷¹ Jouets (Brogère, 1992, 2003, 2008 ; Zegaï, 2008, 2009, 2010 ; Roucous, Haberbusch, 2010), littérature de jeunesse (Cadolle, 2001 ; Cromer, Turin, 1998 ; Dafflon-Nouvelle, 2002, 2006 ; Lovighi-Poittevin, 2004 ; Bonnéry, 2010 ; Montmasson, 2010 ; Mangeard-Bloch, 2013, Salvat, 2004, 2009 ; Sirota, 2013) ou encore jeux vidéos (Berry, 2008 ; Dajez, Roucous, 2010).

⁷² P. 672.

petites filles et les petits garçons sont de la sorte désormais l'objet de travaux sociologiques s'appliquant à comprendre l'univers enfantin en tentant parfois d'adopter leur propre regard.

2.3.2. Prendre au sérieux le point de vue des jeunes téléspectateurs

C'est en faisant le choix de s'écarter d'une vision *adultocentrique* et d'adopter en conséquence le regard des jeunes téléspectateurs de la série *Hélène et les garçons*, que Dominique Pasquier⁷³ (1999) est parvenue à mettre en lumière les raisons du succès de ce programme télévisuel pourtant décrié par nombre d'adultes (« experts » ou simples parents). Dès les premières pages de son ouvrage intitulé *La culture des sentiments*, l'auteure s'attache ainsi à exposer le crédit qu'il convient, selon elle, d'accorder au point de vue des enfants :

« Si l'on pose un regard adulte sur la série, comme l'ont fait les journalistes et la plupart des parents, il est extrêmement difficile de comprendre le succès qu'elle a rencontré auprès des jeunes téléspectateurs. C'est là le travers de beaucoup de travaux sur la télévision et les jeunes. Ils utilisent des catégories de jugements qui ne sont pas celles des jeunes eux-mêmes. [...] Du côté des enfants, on a un jugement radicalement opposé. Pour eux, "Hélène et les garçons" parle de ce qui est le plus important à ce moment là de leur vie : les relations entre les sexes. Et comme on le verra, elle en parle d'une manière qui répond à leurs attentes. [...] [C]'est du point de vue des enfants que sera analysée ici la série. Ce qui suppose de suspendre tout jugement de valeur et de prendre au sérieux ce qu'elle peut nous apprendre non seulement sur la relation des jeunes à la fiction télévisuelle, mais aussi, et surtout, sur la manière dont ils utilisent la télévision pour penser le monde qui les entoure. » (p. 6 et p. 7)

A travers le regard des enfants et des adolescents, Dominique Pasquier met notamment en évidence le fait que la série *Hélène et les garçons* a bien souvent constitué pour son jeune public un support de réflexion concernant des sujets tels que les « enjeux du couple » ou encore la « définition des rôles masculins et féminins » (p. 220). Cette sociologue expose par ailleurs la manière dont cette œuvre fictionnelle a permis aux jeunes téléspectateurs d'explorer un certain nombre d'identités. En soulignant le fait que les enfants ne sont « *[n]i dupes, ni dupés, ni passifs, ni manipulés* » (quatrième de couverture), le travail de Dominique

⁷³ Dominique Pasquier inscrit ses travaux dans le courant des Cultural Studies.

Pasquier participe ainsi à instaurer les petites filles et les petits garçons comme de véritables protagonistes de la réception et constitue en cela une référence pour cette thèse.

Plus récemment, Christine Détrez s'est également intéressée à l'acte de réception, en réalisant des enquêtes de terrain auprès de jeunes adolescents. Cette sociologue a ainsi tourné son regard non seulement vers la lecture, par les collégiens et par les lycéens, de *mangas* (Détrez, 2011, 2014) et – en compagnie d'autres chercheurs – de l'œuvre de John Ronald Reuel Tolkien : *Le Seigneurs des anneaux* (Cotelette, Détrez, Pluvinet, 2007), mais aussi vers la réception, par les jeunes générations, d'adaptations d'œuvres littéraires (Détrez, 2006). En prenant au sérieux le point de vue des adolescents, Christine Détrez participe ainsi également à la reconnaissance des jeunes filles et des jeunes garçons comme « récepteurs légitimes ».

Dans cette perspective de compréhension du sens que les enfants attribuent au contenu des productions (médiatiques, littéraires, artistiques, etc.) leur étant destinées, nous tenons enfin à souligner l'apport des travaux de la psycho-sociologue Marie-José Chombart de Lauwe (1979⁷⁴, 1986), souvent peu utilisés par les sociologues. Ces derniers apparaissent pourtant comme étant véritablement précurseurs, tant par la vision de l'enfance qui y transparait, que par le questionnement de cette chercheuse, touchant notamment à la « réception », par les jeunes filles et par les jeunes garçons, d'œuvres fonctionnelles et plus particulièrement à la « relation » que ces enfants entretiennent aux « héros » de fiction (1986) :

« **Dépassant les formulations unilatérales d'une influence des médias sur les enfants**, ou inversement de l'usage que les enfants feraient des médias, sans tenir compte de leur prégnance, nous nous interrogeons sur une voie de formation qui ne passe ni à travers des pratiques, ni par un dialogue avec des personnes, mais par une confrontation avec des personnages qui peuvent être choisis comme modèle de conduite ou modèles idéaux. [...] Quelles relations s'établissent entre les petits personnages et les enfants ? **Comment ces derniers les utilisent-ils** ? Sont-ils l'objet d'imitations ludiques ponctuelles ? Les enfants voient-ils en eux des alter-ego ou des guides ? Peut-on observer des processus d'identification ou de conscientisation de l'image de soi et même de volonté de remodelage de cette image de soi ? » (p. 102 et p. 103)

⁷⁴ Avec Claude Bellan.

En s'intéressant ainsi au point de vue des enfants – considérés comme n'étant pas assujettis aux productions médiatiques –, cette recherche participe de la sorte, très précocement, à les installer en public « actif », pouvant dès lors faire l'objet d'une étude de réception.

Il reste à souligner le fait que Dominique Pasquier, Christine Détrez et Marie-José Chombart de Lauwe ont toutes trois effectué leurs recherches auprès d'enfants sensiblement plus âgés que ceux dont il est question dans cette thèse. Les deux premières ont en effet notamment réalisé des enquêtes auprès de collégiens et de lycéens (12-17 ans)⁷⁵ ; quant à la troisième, elle précise avoir focalisé son regard sur des élèves de cours moyen, première et deuxième années (CM1 et CM2 / 8-12 ans)⁷⁶. En s'intéressant à des petites filles et à des petits garçons plus jeunes (grande section de maternelle, CP et CE1 / 5-8 ans) et en abaissant ainsi la tranche d'âge considérée, notre recherche met de la sorte en jeu l'*agency* des très jeunes enfants et entend en conséquence poursuivre le travail de reconnaissance des jeunes lecteurs comme récepteurs légitimes.

Cette thèse s'inscrit de cette façon dans le courant des *Cultural Studies* ainsi que dans la lignée des travaux menés en sociologie de la réception culturelle. « *[Si] la liberté du lecteur a été réaffirmée, notamment avec la métaphore du braconnage (Certeau, 1990), il revient [en effet] aux cultural studies [...], puis dans leur sillage, aux études de sociologie de la réception, d'avoir d'une part montré que la production la plus stéréotypée ne dit rien de sa réception effective [...] et d'autre part que cette variété des lectures possibles n'est pas la spécificité d'une quelconque "littérature" savante et légitime, mais peut également être appréhendée dans des produits de consommation bien plus répandus* » (Détrez, 2011, p. 167). Notre étude bénéficie par ailleurs de l'apport de recherches ayant progressivement permis la reconnaissance des jeunes générations comme véritables protagonistes de la réception (Chombart de Lauwe 1979⁷⁷, 1986 ; Pasquier, 1999 ; Détrez, 2006, 2011, 2014 ; Cotelette, Détrez, Pluvinet, 2007). En nous intéressant à des enfants âgés de 5 à 8 ans, nous entendons poursuivre cette reconnaissance, en élargissant en effet cette dernière à un public plus jeune que ceux ayant déjà pu faire l'objet d'études de réception.

⁷⁵ Il est néanmoins à préciser que, certaines des lettres de fans dépouillées par Dominique Pasquier avaient été envoyées par de plus jeunes téléspectateurs.

⁷⁶ Voir Chombart de Lauwe, 1986, p. 103.

⁷⁷ Avec Claude Bellan.

*

Cette thèse s'inscrit ainsi dans le champ de recherche s'étant progressivement constitué autour de la littérature de jeunesse. Peu à peu reconnus, notamment par les sociologues, comme de véritables supports de la socialisation, les livres pour enfants ont jusqu'à présent donné lieu, en sociologie, à des recherches essentiellement attentives à leur contenu textuel et iconographique. Compte tenu de la place considérable qu'occupent, encore de nos jours, les albums dans le quotidien des petites filles et des petits garçons, nous pensons qu'il est néanmoins important de poursuivre cette analyse de contenu en tournant notre regard vers l'« acte de réception », n'ayant jusqu'à aujourd'hui donné lieu qu'à bien peu d'investigations sociologiques. Si certains chercheurs ont néanmoins, dans cette perspective, pu faire le choix de s'intéresser au rôle des adultes dans la construction de dispositions lectorales chez les jeunes lecteurs, nous avons pour notre part fait celui de nous intéresser plus particulièrement au processus de socialisation ((ré)interprétation des normes transmises par les ouvrages de littérature de jeunesse) et au rôle qu'y jouent les enfants : acteurs sociaux que plusieurs recherches ont dernièrement contribué à instaurer en véritables « protagonistes de la réception ». En considérant des individus encore plus jeunes (5-8 ans) que ceux ayant déjà pu faire l'objet d'études de réception, nous entendons mettre en jeu l'*agency* des très jeunes enfants. Nous souhaitons ainsi appréhender la manière dont les petites filles et les petits garçons reçoivent (et, éventuellement, se réapproprient) les normes contenues dans les livres leur étant adressés, afin non seulement de mieux comprendre l'acte d'interprétation, mais également d'identifier la place que la littérature de jeunesse est susceptible d'occuper dans le processus de socialisation des jeunes enfants. Dans l'objectif de mettre en lumière ces différents phénomènes, nous avons fait le choix de centrer plus précisément notre regard sur l'« alimentation ». C'est ainsi à présenter ce qui sous-tend ce choix que sera consacré le prochain chapitre.

